

M. RIBOT ACCEPTE DE FORMER LE NOUVEAU MINISTÈRE

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.490. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Dimanche

9

SEPTEMBRE

1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^d des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LA REINE DE BELGIQUE A SURVOLÉ LES LIGNES ENNEMIES



LE ROI ET LA REINE REGARDENT LES ÉVOLUTIONS DE NOS "AS"



LA REINE ELISABETH A SA DESCENTE D'AÉROPLANE



LE ROI ALBERT DÉCORE LES PILOTES D'UNE ESCADRILLE FAMEUSE. DE GAUCHE A DROITE, LE PREMIER EST NUNGESSER, LE CINQUIÈME EST CHAPUT
Le roi et la reine de Belgique ont récemment visité le secteur que les troupes françaises du général Anthoine tiennent dans les Flandres. Ils se sont rendus sur le terrain de nos escadrilles de chasse, dont le groupe est sous la direction du commandant Brocard, et ont assisté aux évolutions acrobatiques de nos "as". La reine, ayant manifesté le désir de revoir son malheureux pays, prit place à bord d'un avion. Sous l'escorte de nos "chasseurs", elle survola les lignes ennemies et quelques villages occupés par les Allemands.

UNE CONVERSATION AVEC LE PAPE

La réserve du Souverain Pontife sur certaines des conditions essentielles de la paix.

Le Daily Mail publie le récit d'un entretien qu'une « haute personnalité du monde catholique et de la diplomatie » — notre confrère anglais ne précise pas davantage — vient d'avoir avec le Souverain Pontife.

Voici ce récit, que nous nous bornons à reproduire :

Le pape me reçut avec une bienveillance toute particulière. Sa Sainteté s'exprima tout d'abord en français, avec un accent italien très prononcé ; puis, au cours de la conversation, nous finîmes par ne plus nous servir que de la langue italienne.

— Saint Père, lui dis-je, je viens à vous comme membre d'une race qui, comme les juifs, n'a plus ni temple ni pays. Notre race



S. S. BENOÎT XV

est dispersée aux quatre coins de la terre et notre pays est sous la botte de fer de l'invasion. Toutes ces calamités ont été occasionnées par... par...

— Par quoi, mon fils ?

— Par l'alliance entre les descendants de Luther et les adeptes de Mahomet.

Le pape ne put se défendre d'un léger mouvement d'impatience.

— Vous oubliez, me dit-il, qu'il y a aussi les Russes...

— Les Russes ?

— Oui, les Russes, reprit le Souverain Pontife, les Russes qui sont décidés à obtenir Constantinople, ce qui contribue à prolonger la guerre...

— Mais l'occupation russe de Constantinople ne sera pas absolue. Les autres puissances de l'Entente y auront également leurs sphères d'influence.

Le pape me fit comprendre d'un geste qu'il ne tenait pas à poursuivre la discussion sur ce terrain.

— Voyons, mon fils, me demanda-t-il brusquement, que désirez réellement l'Entente ? Quel est son programme ? Personne, en vérité, ne sait ce qu'elle veut, et les puissances alliées n'ont jamais témoigné aucun désir de formuler concrètement leurs demandes.

— Saint Père, le programme des Alliés est très simple : par-dessus tout, le désarmement et la destruction du militarisme prussien.

— Mais les autres nations aussi doivent désarmer, observa Benoît XV.

— Certainement, Saint Père, mais il faut que les Prussiens commencent. Nous avons besoin de sérieuses garanties contre un retour offensif du militarisme prussien.

Nous parlâmes ensuite de l'Alsace-Lorraine et de la Pologne.

— L'Entente réclame aussi, Saint Père, la restitution de l'Alsace-Lorraine...

— C'est entendu, parfaitement entendu, répondit le pape avec un geste significatif. Et après ?

— Après, une nouvelle Pologne surgira. L'Autriche, telle que nous la connaissons, doit disparaître. De nouvelles nations sont appelées à s'élever sur ses ruines. Les Austro-Germains seront incorporés à l'empire germanique où ils renforceront les éléments relativement libéraux et non prussiens, contre la Prusse. Naturellement, la Belgique devra être évacuée et indemnisée.

— Quel programme ! s'écria le Souverain Pontife, en levant désespérément les bras. Puis il reprit :

— Vous oubliez un peu la Russie, mon fils. Les Russes n'ont jamais été tendres pour les intérêts catholiques. Rappelez-vous comment ils ont traité nos prêtres dans le diocèse de Lemberg ; et rappelez-vous aussi le cas de l'archevêque Szaplycki. Ce sont des choses scandaleuses !

— Et les Allemands, Saint-Père, n'oubliez pas non plus qu'ils ont fusillé de nombreux prêtres en Belgique.

Le pape parut un peu gêné par ce souvenir.

— Certainement, certainement, dit-il. La guerre engendre partout des horreurs...

— Là-dessus, le Souverain Pontife me fit comprendre, d'un simple mouvement de la main, qu'il désirait mettre fin à l'audience, et je quittai aussitôt la bibliothèque. (Radio.)

— Vous oubliez un peu la Russie, mon fils.

— Les Russes n'ont jamais été tendres pour les intérêts catholiques. Rappelez-vous comment ils ont traité nos prêtres dans le diocèse de Lemberg ; et rappelez-vous aussi le cas de l'archevêque Szaplycki. Ce sont des choses scandaleuses !

— Et les Allemands, Saint-Père, n'oubliez pas non plus qu'ils ont fusillé de nombreux prêtres en Belgique.

Le pape parut un peu gêné par ce souvenir.

— Certainement, certainement, dit-il. La guerre engendre partout des horreurs...

— Là-dessus, le Souverain Pontife me fit comprendre, d'un simple mouvement de la main, qu'il désirait mettre fin à l'audience, et je quittai aussitôt la bibliothèque. (Radio.)

— Vous oubliez un peu la Russie, mon fils.

— Les Russes n'ont jamais été tendres pour les intérêts catholiques. Rappelez-vous comment ils ont traité nos prêtres dans le diocèse de Lemberg ; et rappelez-vous aussi le cas de l'archevêque Szaplycki. Ce sont des choses scandaleuses !

— Et les Allemands, Saint-Père, n'oubliez pas non plus qu'ils ont fusillé de nombreux prêtres en Belgique.

Le pape parut un peu gêné par ce souvenir.

— Certainement, certainement, dit-il. La guerre engendre partout des horreurs...

— Là-dessus, le Souverain Pontife me fit comprendre, d'un simple mouvement de la main, qu'il désirait mettre fin à l'audience, et je quittai aussitôt la bibliothèque. (Radio.)

— Vous oubliez un peu la Russie, mon fils.

— Les Russes n'ont jamais été tendres pour les intérêts catholiques. Rappelez-vous comment ils ont traité nos prêtres dans le diocèse de Lemberg ; et rappelez-vous aussi le cas de l'archevêque Szaplycki. Ce sont des choses scandaleuses !

— Et les Allemands, Saint-Père, n'oubliez pas non plus qu'ils ont fusillé de nombreux prêtres en Belgique.

Le pape parut un peu gêné par ce souvenir.

— Certainement, certainement, dit-il. La guerre engendre partout des horreurs...

— Là-dessus, le Souverain Pontife me fit comprendre, d'un simple mouvement de la main, qu'il désirait mettre fin à l'audience, et je quittai aussitôt la bibliothèque. (Radio.)

— Vous oubliez un peu la Russie, mon fils.

— Les Russes n'ont jamais été tendres pour les intérêts catholiques. Rappelez-vous comment ils ont traité nos prêtres dans le diocèse de Lemberg ; et rappelez-vous aussi le cas de l'archevêque Szaplycki. Ce sont des choses scandaleuses !

— Et les Allemands, Saint-Père, n'oubliez pas non plus qu'ils ont fusillé de nombreux prêtres en Belgique.

Le pape parut un peu gêné par ce souvenir.

— Certainement, certainement, dit-il. La guerre engendre partout des horreurs...

VERS UN NOUVEAU CABINET RIBOT

Le président du Conseil démissionnaire est chargé de former le nouveau cabinet.

C'est M. Ribot qui, comme on l'avait prévu, a été chargé, hier, par le président de la République, de la mission de former le nouveau cabinet.

La note suivante a été communiquée à ce sujet dans la soirée.

Les présidents des Chambres étant rentrés à Paris, M. Ribot a remis au président de la République la démission du cabinet.

Après avoir conféré avec les présidents de la Chambre et du Sénat, le président de la République a offert à M. Ribot la mission de constituer un ministère.

M. Ribot a accepté.

MM. Deschanel et Dubost étaient en effet rentrés dans la matinée, le président de la Chambre de Dinard, le président du Sénat de la Savoie, où ils se trouvaient en villégiature.

M. Ribot se rendra aujourd'hui à l'Élysée pour mettre le président de la République au courant de ses démarches. Il espère, dit-on, aboutir dans la journée.

Comme aux jours de crise, les couloirs du Palais-Bourbon étaient très animés hier. Mais on y parlait surtout d'une affaire qui, bien qu'étrangère à la situation politique, n'en aurait pas moins bientôt un retentissement considérable.

Ajoutons que les socialistes ont tenu hier, au Palais-Bourbon, une courte réunion. Ils se réuniront à nouveau cet après-midi pour entendre les délégués qu'ils ont chargés d'entrer en relations avec les chefs éventuels du gouvernement.

Les projets de l'Allemagne sur la Belgique

LONDRES, 8 septembre. — Selon une dépêche de Rotterdam au Times, le journal catholique hollandais Tuij annonce, d'après une dépêche de son correspondant de Berlin, que la commission du Conseil fédéral et du Reichstag prépare un projet de réponse à la note du pape.

Cette commission s'est occupée jusqu'ici du passage de la note du pape relatif à la Belgique. La note papale demandant que l'évacuation de la Belgique fut accompagnée de « la garantie de son entière indépendance militaire, économique et politique envers toutes les puissances européennes, quelles qu'elles soient ». Le gouvernement allemand, dans son projet de réponse, déclarerait qu'il n'a aucune raison de conserver des troupes en Belgique s'il est établi que cette puissance ne conclura pas avec un ou plusieurs pays de l'Entente un accord séparé au sujet de son indépendance.

La Belgique ne devra conserver qu'une armée permettant de maintenir l'ordre à l'intérieur ; les effectifs de cette armée devront correspondre au projet de désarmement graduel sur lequel les grandes puissances se seront mises d'accord. La population de la Belgique devra avoir le droit de sanctionner ce qu'on a appelé les divisions administratives ; le principe de ces divisions administratives, qui a déjà été introduit, devra être continué.

Enfin, le gouvernement allemand semble indiquer qu'il est prêt à accorder à la Belgique une aide financière, vu que l'Allemagne est intéressée, en tant que voisine de la Belgique, à la richesse de ce pays.

Les Allemands complotaient aussi au Canada

MONTREAL, 8 septembre. — D'après une information du Daily Express, la police a déjà emprisonné seize personnes accusées d'avoir pris part aux troubles anarchistes et aux manœuvres contre la conscription. Des documents trouvés en leur possession indiquent qu'un véritable complot avait été ourdi par certains notables de Montréal étroitement affiliés à des organisations allemandes.

Quelques individus avaient été chargés de l'exécution des ordres d'assassinat.

L'or allemand devait servir à la réalisation des plans.

Sir Percy Sherwood et son corps de détectives mènent une enquête approfondie sur les agissements de la bande.

LA PREMIÈRE PAGE de notre numéro d'hier

Nos lecteurs ont considéré avec surprise la première page de notre numéro d'hier, dépourvue de toute espèce d'indication.

Du titre, du sous-titre, de la légende, rien n'avait trouvé grâce devant les ciseaux de la censure.

Or, en même temps qu'Excelsior publiait des photos sans légendes, un grand hebdomadaire, affiché aux mêmes kiosques, montrait des photographies similaires et autrement inquiétantes en indiquant expressément qu'il s'agissait de la retraite de l'armée russe.

Ce précédent nous dégage du silence que nous nous étions imposé, et nous devons à nos lecteurs de rétablir le texte supprimé. Le voici :

La retraite précipitée de l'armée russe DES OFFICIERS RUSSES ET ANGLAIS ESSAIENT DE RAMENER LES FUYARDS AU COMBAT

Ces photographies ont été prises lors de la retraite de l'armée russe, dans un secteur où une division de cavalerie allemande était signalée. Voici : 1° Des soldats reculant sans avoir combattu ; la plupart ont jeté leurs armes. 2° Le capitaine Gerrard, ayant rallié des fuyards, leur indique des positions à occuper. 3° Un officier anglais oblige un soldat à reprendre son fusil. 4° Un colonel russe s'indigne de l'abandon de ses troupes. 5° Un officier russe prend le nom d'un brave qui a tenté d'entraver la panique chez ses camarades. 6° Des officiers anglais et russes en patrouille. 7° Soldats fidèles barrant la route aux déserteurs, par

UN SUCCÈS FRANÇAIS SUR LA MEUSE

Une brillante attaque dans la région du bois des Caurières : 500 prisonniers.

Au nord de Verdun une brillante attaque menée vers l'extrémité orientale de notre nouveau front sur une étendue de deux kilomètres nous a permis d'enlever les positions allemandes des co-



teaux boisés qui dominent le village d'Ornes, en faisant plus de 500 prisonniers.

Cette fois, notre ligne n'est plus éloignée que de quelques centaines de mètres des positions avancées que nous occupions avant l'offensive allemande du 21 février 1916.

La bataille italienne

Au nord-est de Gorizia, la lutte d'infanterie s'est apaisée momentanément. Mais l'artillerie italienne continue à tenir sous son feu les lignes de l'ennemi et ses voies de communication.

On sait qu'après trois jours de combats furieux, au cours desquels le sommet du mont San Gabriele a plusieurs fois été pris et repris, les deux partis gardent à peu près leurs positions. On ne saurait trop louer la sagesse du commandement italien, qui a attendu la fin de la bataille pour en annoncer le résultat, sachant bien que la possession d'une cime est précaire aussi longtemps que l'ennemi n'a pas été délogé des contreforts. L'opinion publique s'est montrée plus impatiente et a devancé l'événement. Il ne faut pas qu'aujourd'hui elle éprouve une déception.

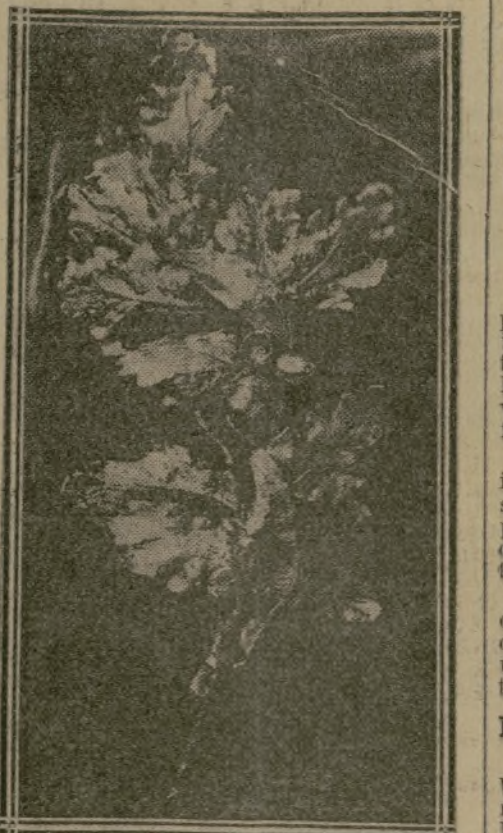
La position est formidable ; si elle tombe, rien ne s'oppose plus à la progression des Italiens à l'est de Gorizia, vers Aidussina et Reichenberg. Plus d'un assaut sera donné encore, mais nous pouvons avoir confiance en l'habileté du commandement italien, en la vigueur et la ténacité des troupes. La résistance de l'ennemi sera finalement brisée.

J. V.

L'hommage de New-York au maréchal Joffre

Une palme de chêne, dont les feuilles sont d'or pur, et qui constitue une véritable œuvre d'art, va être offerte au maréchal Joffre, à l'occasion de l'anniversaire de la bataille de la Marne par un comité américain, qui a pris le nom significatif de « Joffre Tribute ».

Cette œuvre a été composée et réalisée par un enfant de Paris, qui fut aussi un soldat de Verdun, Paul Gillof était en



LA PALME D'OR

Amérique lorsque la guerre commença. N'écouter que son enthousiasme, il partit dès le premier jour de la mobilisation afin de venir se battre en France. Il y fut gravement blessé. Réformé, il a repris le chemin de New-York. La palme précieuse porte une simple inscription : « Au héros de la Marne ».

Le comité du « Joffre Tribute », qui est composé de hautes personnalités de la ville de New-York, a mis à sa tête M. Gaston Liebert, consul général de France, président honoraire ; M. Mitchell, maire de New-York, président effectif ; M. John Noble, caissier de la Harriman National Bank, trésorier.

Un délégué apportera au héros glorieux de la Marne le tribut de New-York, ciselé l'humble héros de Verdun.

LA MENACE ALLEMANDE SUR PETROGRAD

... ET LA RUSSIE CONTINUE A DISCUTER !

Kornilof prodigue des avertissements qui ne sont pas écoutés, tandis que le Soviet persiste dans son intransigeance.

La prise de Riga et le développement de l'avance allemande le long des provinces baltiques ont causé à Petrograd de l'abattement parmi la population éclairée et, dans les milieux dirigeants et responsables, une véritable angoisse. On se rend compte que la capitale est menacée. On entrevoit des suites redoutables pour l'avenir du nouveau régime et pour l'avenir de la Russie. Ces craintes ne sont que trop fondées.

Malheureusement, le sentiment que la patrie est en danger ne se traduit pas par l'adoption de mesures propres à réprimer l'anarchie à l'arrière et à rétablir la discipline à l'avant. Les partis s'accablent de récriminations, mais, depuis le Congrès de Moscou, l'œuvre de réorganisation politique et militaire n'a pas fait un pas. Le général Kornilof prodigue des avertissements qui ne sont pas écoutés, tandis que le Soviet persiste dans son intransigeance et s'op-

posé, par exemple, à la suppression des comités de soldats dans l'armée.

Les élections municipales de Moscou et de Petrograd ont d'ailleurs montré que l'élément maximaliste était loin d'être complètement éliminé, tandis que les partis libéraux sont réduits à une représentation très faible. A Moscou, par exemple, qui peut passer pour l'image de la Russie entière, les Cadets n'ont obtenu que 17 pour cent des voix, moins que les maximalistes. Cependant, la très grosse majorité des suffrages est allée au parti socialiste révolutionnaire, qui est celui de M. Kerensky. Celui-ci possède donc un appui sérieux dans l'opinion.

Aura-t-il les moyens et la force de s'en servir ? Ce ne sont pas les bonnes intentions qui lui manquent, mais la résistance aux mesures de salut public est acharnée. Pourtant, l'ennemi menace et le temps presse. Il importe que la Russie se ressaisisse au plus tôt. — J. B.

La retraite de Riga

La douzième armée russe, qui défendait Riga, peut être considérée comme sauvée : elle a réussi à gagner le massif de la « Suisse wende », en avant de Wenden, et à s'y retrancher. Les Allemands se trouvent arrêtés devant ces positions et se sont contentés, dans la journée d'hier, d'y envoyer des reconnaissances.

A deux reprises, au cours de cette retraite, les Russes ont été exposés à un très grave danger. Au sortir de Riga, ils risquaient d'être écrasés par les feux de l'artillerie ennemie pendant qu'ils franchissaient en masses l'isthme compris entre les lacs de Kich et d'Eguel. Quelques jours plus tard, les deux colonnes latérales de l'armée allemande menaçaient de les gagner de vitesse pendant qu'ils étaient encore engagés dans la région marécageuse qui s'étend, de part et d'autre de la route de Pskov, de Hintzenberg à Rodenpois. Ils se sont tirés de ces deux mauvais pas.

C'est la preuve que leur retraite n'a dégénéré, à aucun moment et sur aucun point, en une fuite. En effet, une retraite ne peut être rapide que si elle s'accomplit dans un ordre parfait. Toute précipitation produit un encombrement fatal. Or, une retraite met toujours le moral des troupes à une rude épreuve.

On voit par là combien il serait inexact et inique d'accuser la démoralisation de la douzième armée russe. Si quelques défaillances se sont produites au début, parmi les corps qui défendaient Uxkull, elles ne se sont pas propagées, et, dans le péril commun, officiers et soldats ont rivalisé d'abnégation.

Si la résistance a été cependant impossible, c'est en raison de l'énorme supériorité de l'artillerie allemande. Nous avons dit la cause de cette disproportion. Mais l'armée russe reste un adversaire avec lequel les Allemands sont obligés de compter. Il leur faudra, s'ils veulent l'attaquer sur sa ligne de repli, amener des renforts et veiller en même temps à leurs voies de communications, que menace la cinquième armée russe, établie entre Friedrichstadt et Dvinsk.

En auront-ils les moyens ? On en peut douter, car ni sur l'Isonzo, ni devant Verdun, ni en Flandre, la bataille n'est terminée, et nos ennemis le savent bien.

Jean VILLARS.

La menace sur Petrograd

PETROGRAD, 8 septembre. — Le correspondant du Daily News à Petrograd, discutant le plan des Allemands contre la capitale russe, dit qu'il est probable qu'un débarquement naval sera tenté à Pernow, en vue d'avancer sur le réseau de chemins de fer de la Volk.

Une semblable avance contribuerait à isoler Revel, et si les Allemands réussissaient sur ce point un autre débarquement pourrait être tenté plus près de Petrograd, de manière à hâter l'avance des forces de terre.

De cette manière, ajoute le correspondant, Petrograd pourrait être atteint avant que les pluies de l'automne ne provoquent un arrêt dans le mouvement des armées de terre.

La direction générale de l'artillerie subit le même déplacement.

Mesures de précaution à Petrograd

PETROGRAD, 8 septembre. — La Rousskaïa Volta annonce le transfert du conseil d'administration de la Banque d'Etat à Nijni-Novgorod.

La direction générale de l'artillerie subit le même déplacement.

Un attentat manqué contre Kerensky

LAUSANNE, 8 septembre. — Selon une dépêche de Petrograd, M. Kerensky a été l'objet d'un attentat, heureusement déjoué par la police, à son retour de la Conférence de Moscou.

On a voulu faire sauter le train qui ramenait le président du Conseil. (Information.)

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE Rue de Rivoli, 53, PARIS PIGIER Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats.

Le général Kornilof

Les yeux du monde sont tournés vers le général Kornilof comme vers celui de qui il dépend de ramener l'armée russe à ses



GÉNÉRAL KORNILOF

glorieuses traditions. Mais possède-t-il ce rare mélange des qualités de chef, de soldat, voire de diplomate, que réclame la tâche formidable qu'il a assumée ? Tracer sa carrière militaire c'est répondre avec le plus de certitude à l'anxieuse question.

Néons d'abord que le général Lavr Kornilof est d'humble origine, car c'est un mérite sur aux yeux d'une démocratie naissante, facilement ombrageuse. Fils d'un simple coiffeur sibérien, il reçoit son instruction primaire au village natal, passe à l'école des cadets de Sibirie, puis à l'école d'artillerie de Petrograd, est nommé officier dans la Turkestan, entre avec le numéro 1 à l'académie d'état-major (école supérieure de guerre) et en sort avec la grande médaille d'argent. Affecté à l'état-major de la circonscription militaire du Turkestan en raison de sa connaissance des langues asiatiques, il parcourt, déguisé en Turcoman, la Chine, la Perse, l'Inde et jusqu'à l'Afghanistan, dont l'accès était interdit aux Européens. Ce penchant pour les explorations aventureuses lui servira par la suite dans son évacuation des géolés allemandes.

Lieutenant-colonel à la guerre russo-japonaise, se trouvant le dernier jour de la grande bataille sous Moudén, à la tête d'une seule brigade, il couvre la retraite de la 2^e armée russe, repousse toutes les forces ennemies onze heures durant et, après s'être frayé le passage à la baïonnette, rejoint les siens avec la poignée d'hommes qui lui reste. Cette action lui vaut la croix de Saint-Georges de simple soldat.

Divisionnaire au début de la grande guerre, il est mis à la tête de la fameuse 18^e division de Souvarof, qui acquiert une nouvelle gloire au point de changer son nom en celui de « division Kornilof ». Ce rapprochement indique la popularité guerrière du jeune général — il a quarante et un ans — dès les premiers mois de la guerre actuelle.

De fait, bon et accessible à ses hommes, toujours dans leurs premiers rangs sous le feu, il les électrise par l'exemple de sa bravoure calme et de son mépris du danger. Les soldats l'adorent ; un regard de ses petits yeux vifs leur fait « tout entreprendre et tout réussir ».

Lors de la grande retraite des armées du grand-duc Nicolas, en avril 1915, Kornilof renouela sa « percée » de Mandchourie, dans des conditions plus tragiques encore. Entouré de toutes parts, il tint, dans les Carpathes, deux corps d'armée austro-allemands et lutta, avec sa seule division, non seulement contre un ennemi cinq fois supérieur en nombre, mais encore, mais surtout, presque désarmé, contre un armement écrasant. L'héroïque division se sacrifia, mais l'armée put se dégager. Une partie des régiments de Kornilof perçurent et rejoignirent leur corps, tandis que lui-même poursuivait le combat à la tête d'une arrière-garde jusqu'à l'instant où, grièvement blessé, il fut capturé.

Malgré sa blessure mal fermée, les privations, l'étroite surveillance des géolés, Kornilof parvint à s'évader au bout de quinze mois.

Je ne suis échappé du camp des prisonniers à la fin de juillet 1916, a-t-il raconté. J'ai marché, la nuit seulement, à travers toute la Hongrie. Bien des jours je suis resté sans manger, soutenu par le seul désir d'atteindre mon but. Une fois, me trouvant avec mes compagnons de captivité au milieu d'une épaisse forêt, je fus surpris par des gendarmes hongrois. L'un de mes compa-

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

UN AVERTISSEMENT AU PEUPLE ALLEMAND

M. Wilson précise que les Etats-Unis ne traiteront pas avec les Hohenzollern.

On a discuté, après la réponse américaine à l'appel du pape, sur la nature de la condition préalable que met M. Wilson à toute ouverture de pourparlers de paix. S'agissait-il simplement d'une évolution des institutions impériales vers le gouvernement représentatif ? Et, par exemple, des apparences de régime parlementaire pourraient-elles être jugées suffisantes ?

Les commentaires qui ont été faits à ce sujet ont déterminé le gouvernement des Etats-Unis à préciser sa pensée, et voici l'intéressante dépêche que le Times reçoit de Washington :

WASHINGTON, 7 septembre. — M. Robert Lansing, secrétaire d'Etat, dément officiellement les bruits d'après lesquels il aurait déclaré que le gouvernement des Etats-Unis n'insistait pas sur l'élimination des Hohenzollern comme condition préalable à toute conversation sur la paix.

D'après une déclaration autorisée qui a été faite en même temps, ce que le président Wilson a entendu dire par un changement dans le gouvernement de l'Allemagne, c'est un changement dans le caractère de ce gouvernement, et non pas une simple formalité. Les Etats-Unis se réservent le droit de décider quelle sera la sorte de gouvernement avec laquelle ils parleront de paix.

On peut annoncer que l'opinion du président Wilson est que des négociations de paix ne pourront être entamées qu'après que les Hohenzollern et le parti de la guerre prussienne auront été éliminés de la direction des affaires allemandes. Le président espère sincèrement que, tôt ou tard, le peuple allemand agira de manière à sauvegarder ses propres intérêts et les intérêts du monde.

Le centre allemand veut une transaction

AMSTERDAM, 8 septembre. — Suivant des informations reçues ici, le centre allemand a publié une déclaration demandant que la note du président Wilson au sujet des buts de guerre soit prise en considération, ceux-ci étant tellement différents de ceux de l'Entente qu'ils sont même acceptables.

La déclaration ajoute que l'Allemagne est déjà engagée loin dans la voie démocratique et aucune pression extérieure ne peut être exercée en ce sens, mais il faudrait trouver le moyen d'arriver à une transaction avec l'Amérique.

La déclaration désapprouve les paucementistes qui rejettent toute idée de discussion avec l'Amérique. — (Havas.)

Un conseil de guerre au G. Q. G. autrichien

ROME, 8 septembre. — De Zurich parvient la nouvelle qu'un conseil de guerre a été tenu au grand quartier général autrichien pour examiner la situation et prendre toute décision au sujet de la lutte qui se poursuit pour la possession du mont San Gabriele.

Les généraux Boroevic, von Arz et Conrad von Hotzendorf assistaient à ce conseil, à l'issue duquel ordre a été transmis aux troupes de défendre le San Gabriele et de résister sur la position tant qu'une nouvelle ligne de défense autrichienne n'aura pas été organisée. (Radio.)

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Au cours de la nuit, divers coups de main tentés par l'ennemi dans la région de Cerny, au nord de Courcy, à l'est de Reims et en Lorraine, ont échoué sous nos feux.

De notre côté, nous avons réussi des incursions dans les lignes allemandes, vers l'Epine de Chevigny et au nord de la cote 344 (rive droite de la Meuse). Nous avons fait des prisonniers.

La lutte d'artillerie s'est maintenue violente sur les deux rives de la Meuse. Grande activité de patrouilles le long du ruisseau de Forges et dans la région d'Avocourt.

Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES. — En Champagne, à l'est de la route Saint-Hilaire à Saint-Souplet, nos détachements ont pénétré dans une tranchée allemande, détruit de nombreux abris et ramené du matériel et une vingtaine de prisonniers, dont trois officiers.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, NOS TROUPES ONT ATTAQUE CE MATIN LES LIGNES ENNEMES SUR UN FRONT DE 2 KILOM. 500 DANS LE SECTEUR BOIS DES FOSSES-BOIS DES CAURIERES. L'OPERATION A ETE PARFAITEMENT REUSSIE, EN DEBIT DE LA RESISTANCE ACHARNEE DES ALLEMANDS. NOUS AVONS ELARGI NOS POSITIONS AU NORD DU BOIS DES FOSSES, CONQUIS LE BOIS LE CHAUME EN ENTIER ET ENLEVE LA LIGNE DE CRETE QUI DOMINE LE BOIS DES CAURIERES. LE CHIFFRE DES PRISONNIERS QUE NOUS AVONS FAITS DEPASSE 500, DONT 15 OFFICIERS.

La lutte d'artillerie s'est maintenue assez vive sur la rive gauche de la Meuse.

Partout ailleurs, faible activité des deux artilleries.

Front britannique

13 HEURES. — Nous avons exécuté avec succès la nuit dernière un coup de main vers Gaville.

Sur le front d'Ypres, une rencontre de patrouilles au nord-est de Saint-Julien nous a permis d'infliger de fortes pertes à l'ennemi. Langemarck a été violemment bombardé hier soir.

Activité de l'artillerie allemande en divers autres points au cours de la nuit.

Aucune action d'infanterie.

20 HEURES 45. — L'activité de l'artillerie allemande, en légère recrudescence aujourd'hui vers Hargicourt, a été de nouveau moindre que de coutume sur les autres points du front.

On ne signale aucune action d'infanterie.

Front italien

Pendant la journée d'hier, nous avons continué à exercer une pression énergique au nord-est de Gorizia en dominant sous notre feu intense les lignes et l'arrière de l'ennemi.

Sur le Carso, luttés d'artillerie.

CONTRE LA LIBERTÉ DU PEUPLE POLONAIS

Michaëlis et le comte Czernin seraient complètement d'accord.

ZURICH, 8 septembre. — Un télégramme officiel de Berlin donne des renseignements intéressants au sujet des conférences qui ont eu lieu entre le chancelier Michaëlis et le comte Czernin, ministre des Affaires étrangères de la double monarchie.

Il est avéré que les pourparlers entre le premier allemand et le premier austro-hongrois ont roulé sur la question de la Pologne et sur les modifications à apporter aux principes proclamés dans l'arrêté du 5 novembre 1916.

On affirme que le Dr Michaëlis et le comte Czernin se sont trouvés complètement d'accord. Ils se flattaient d'avoir, de la sorte, résolu le problème. C'est pourquoi, une proclamation signée par l'empereur Guillaume II et par l'empereur Charles sera publiée dans quelques jours au sujet de la nouvelle réglementation de la Pologne.

La Vossische Zeitung prétend que la déclaration relative au nouveau régime de la Pologne sera publiée le 10 septembre. D'après ce journal, le document désignera un conseil de régence et un président du Conseil, à qui il appartiendra de constituer un ministère national. Immédiatement après la formation de ce cabinet, des élections devraient avoir lieu en vue de désigner les membres du futur Parlement polonais.

D'après un télégramme envoyé par le correspondant berlinois de la Neue Zürcher Zeitung, le conseil de la régence polonaise sera composé de : l'archevêque Kakowski, le prince Lubomirski et du comte Ostrowski. Le comte Adam Tarnowski en prendrait la présidence.

M. Michaëlis parle de l'Alsace-Lorraine

ZURICH, 8 septembre. — Le chancelier Michaëlis a donné au directeur du Stuttgarter Tageblatt une interview où il a déclaré notamment, au sujet de l'Alsace-Lorraine :

« La grande commission du Reichstag a demandé au gouvernement impérial de régler immédiatement cette question. Mais nous n'avons pas encore décidé si l'Alsace-Lorraine serait ou partagée ou transformée en Etat fédéral (Bundesstaat) compris dans l'empire. Des conférences se tiennent actuellement, où assistent les secrétaires d'Etat Roderich et Schöndorfer, et qui ont pour but de régler l'avenir de l'Alsace-Lorraine. »

Le chancelier conclut ainsi : « J'ai l'espérance que l'Allemagne pourra prochainement formuler ses conditions de paix. » (Radio.)

A la manière allemande

LE HAVRE, 8 septembre. — Les grands magasins bruxellois sont successivement pillés et liquidés. Tel est le cas, du moins, pour les firmes Arancowme, Wauquez, la Grande Maison de Blanc, etc.

Pour la liquidation de ces maisons, l'autorité occupante fait appel aux négociants qui, aux enchères, s'adjugent entre eux les marchandises. Pour Old England, la liquidation a été faite également entre eux. Pour les emplettes au détail, les Allemands ont procédé, cette fois, portes fermées, et ont établi les prix les plus fantaisistes.

Les Grands Magasins de la Bourse sont menacés d'un sort semblable.

LA DÉCOUVERTE DU COMLOT TSARISTE

Ce sont les extrémistes du Soviet qui ont apporté la preuve de la conspiration.

PETROGRAD, 7 septembre. — Le gouvernement prend des mesures extrêmement énergiques à l'égard du complot contre-révolutionnaire, désormais connu sous le nom de « Affaire de Fraulein Khitrovo ».

La découverte du complot fut annoncée à Kerensky au cours du congrès de Moscou. Le premier ministre consulta immédiatement le procureur de Moscou et une enquête ouverte aussitôt amena de nombreuses arrestations.

Mlle Khitrovo fut arrêtée à Tobolsk, où elle se préparait sans doute à quelque tentative pour la libération de l'ex-tsar et de sa famille.

M. Kerensky et le commandant du district militaire de Petrograd se sont rendus jeudi à Gatchina et ont immédiatement mis en état d'arrestation, tout en les laissant dans leur demeure, le grand-duc Michel et sa femme.

Ils se rendirent ensuite à Tsarskoïe-Seïlo où ils firent arrêter le grand-duc Paul et la grande-duchesse. Cette arrestation fut assez curieuse : le grand-duc et la grande-duchesse étaient en nombreuse compagnie, lorsque Kerensky parut suivi d'une nombreuse escorte. Tous les invités durent déclarer leur nom, mais aucun d'eux ne fut arrêté.

On affirme que le complot fut dévoilé au chef du gouvernement provisoire par des membres extrémistes du Soviet, qui lui remirent toutes les preuves et tous les documents établissant la réalité de la conspiration.

MM. Kerensky, Avksentief, Terestchenko, Youreneff, Nikitine et Savinkof se sont réunis hier à trois heures au Palais d'Hiver pour discuter les mesures à prendre en cette occurrence et envisager en même temps le moyen de résister à toutes les tentatives possibles auxquelles pourraient se livrer, contre le gouvernement, les partis extrémistes de gauche. (Radio.)

Soukhomlinof aurait été victime de sa femme

PETROGRAD, 8 septembre. — Lecture a été donnée au procès Soukhomlinof de deux lettres du prince Andronikof, personnalité politique influente de l'ancien régime, dont une datée du 27 septembre, écrite à l'impératrice et où l'on relève les mots suivants : « Le général Soukhomlinof est victime de son amour pour sa femme qui dépense un argent fou en toilettes et en voyages à l'étranger et forçait son mari à se procurer les ressources nécessaires à ses dissipations. Sujet fidèle de son empereur, il vend sa conscience d'honnête homme et devient esclave pour satisfaire les fantaisies de celle qu'il aime. »

Ses appointements ministériels étant insuffisants et sa femme dépensant 150.000 roubles par an, il recherche les moyens d'augmenter son budget. Sa conscience devient de plus en plus élastique : il ne refuse pas des pots-de-vin de la part des fournisseurs. »

Le kaiser à Riga

BALE, 8 septembre. — On mande de Berlin que l'empereur est arrivé à Riga en automobile. Il a passé en revue les régiments qui se trouvaient dans la ville et les a remerciés au nom de la Patrie. Il a visité ensuite la ville et la cathédrale, puis s'est rendu au front.

Ce que l'on dit à l'étranger

LA NOTE AMERICAINE ET LA PRESSE ALLEMANDE

La Gazette de Francfort :

Déclément les Américains ne veulent pas comprendre la situation. Pour la dignité d'un peuple, il n'y a rien de plus pénible que de se voir faire de pareilles conditions. Le peuple allemand donnera les institutions qui correspondent à son état politique et moral, mais non pas celles que prétend lui imposer M. Wilson.

Les modifications à introduire dans la Constitution allemande n'ont rien à faire avec le problème de la paix. Personne n'a de conditions à nous dicter. La paix se fera quand nos adversaires se seront accoutumés à l'idée de favoriser une collaboration féconde entre les nations. Il est incroyable qu'en présence des événements qui se déroulent depuis trois ans sur tous les fronts on parle encore de la paix comme d'un cadeau à accorder ou à refuser à l'Allemagne.

LE DOUBLE JEU DE GUILLAUME II

La Westminster Gazette :

Les années 1912 et 1913 furent, en apparence, des années de détente entre l'Allemagne et l'Autriche. L'Allemagne agit comme modératrice entre l'Autriche et la Russie à la Conférence des puissances au sujet des questions balkaniques ; en outre, elle parut aborder avec bienveillance et franchise les problèmes coloniaux posés par notre situation mondiale. Et cependant toute la diplomatie allemande jouait double jeu : l'Allemagne ne méditait pas une guerre contre nous en 1912, mais elle préparait sa grande attaque contre la Russie, avec, pour conséquence inévitable, l'isolement de la France ; elle proposait à ses alliés, en 1913, le projet qu'elle devait exécuter en 1914, avec la double intention de renverser, dans les Balkans, la situation à laquelle elle avait consenti à la Conférence de Londres, et de porter la Russie avant que celle-ci eût réorganisé ses chemins de fer stratégiques et amélioré sa mobilisation.

L'unique objet de la diplomatie allemande était de nous tenir hors du conflit, et les méthodes qu'elle employa, tortueuses et toutes de trahison, furent de celles que nous ne pouvions pardonner. Ce point de vue ne sera pas compris des Allemands, car pour eux tout est légitime, en diplomatie comme en guerre.

Un procès scandaleux à Vienne

ZURICH, 8 septembre. — Le procès qui vient d'avoir lieu à Vienne contre le docteur Blum, savant très estimé et professeur à l'Université de la capitale, a mis en évidence les procédés honteux employés par l'autorité militaire autrichienne en vue d'intimider le médecin et le pousser à enrôler dans l'armée des recrues atteintes d'infirmités très graves.

En effet, l'inculpé, qui était accusé de réformes frauduleuses, est parvenu à démontrer que des agents de la police lui avaient envoyé, dans le but de lui tendre un piège, de nombreux simulateurs se prétendant atteints d'une maladie de cœur. Dans certains cas, le diagnostic du médecin fut inexact. Aussi des poursuites furent-elles ordonnées contre lui, et il dut subir des mois de prison préventive.

Les agents de police cités à la barre ont reconnu les manœuvres auxquelles ils s'étaient livrés et se sont justifiés en disant qu'ils avaient voulu faire un exemple, afin que le cas de Blum servit de leçon à toute la classe des médecins d'Autriche et leur apprit à ne pas être trop tolérants en matière de réforme.

L'inculpé a été naturellement acquitté. L'opinion publique de la ville de Vienne juge très sévèrement les procédés de l'autorité militaire.

L'affaire Christophle devant le conseil de guerre

C'est demain que commenceront devant le conseil de guerre de la 13^e région, siégeant à Clermont-Ferrand, les débats de l'affaire Christophle.

Mme Christophle mère ayant bénéficié d'un non-lieu, Jean Christophle reste seul accusé de l'assassinat de sa sœur, dans la nuit du 12 au 13 août 1915.

Au moment du crime, l'accusé était mobilisé dans un bureau d'état-major en qualité de secrétaire. Il est donc justiciable du conseil de guerre.

Bien que plus de deux années se soient écoulées depuis l'assassinat, les commentaires sont toujours aussi vifs dans la région, et le public attend avec curiosité et en même temps avec anxiété le jugement du tribunal militaire.

Bons de la Défense Nationale

Tout Français a, dans les circonstances actuelles, le devoir absolu d'économiser et de mettre ses économies au service de la nation. Les Bons de la Défense Nationale lui en donnent le moyen : ils n'immobilisent les capitaux engagés que pour peu de temps et rapportent un intérêt très avantageux.

Voici à quel prix on peut les obtenir :

PRIX NET DES BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE (INTERET DÉDUIT)				
MONTANT DES BONS	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS	3 MOIS	6 MOIS	1 AN
100	99 »	97 50	95 »	
500	495 »	487 50	475 »	
1.000	990 »	975 »	950 »	
10.000	9.900 »	9.750 »	9.500 »	
50.000	49.500 »	48.750 »	47.500 »	
100.000	99.000 »	97.500 »	95.000 »	

On trouve les Bons de la Défense Nationale partout : Agents du Trésor, Percepteurs, Bureaux de Poste, Agents de Change, Banque de France et ses Succursales, Sociétés de Crédit et leurs Succursales, dans toutes les Banques et chez les Notaires.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

gnons fut tué au cours de la lutte, un autre fut capturé ; seul, j'ai réussi à m'esquiver.

« Déguisé en mendiant, j'ai erré trois semaines encore dans les montagnes et fini par gagner la frontière roumaine. »

L'évasion de Kornilof avait mis en fureur les Austro-Allemands. De fait, ils ne tardèrent pas à le retrouver, à la tête d'un corps d'armée cette fois, pendant les sanglants combats de Volhynie, recommençant ses « percées ».

Au lendemain de la Révolution, le gouvernement provisoire lui confia le commandement de la garnison de Petrograd. Il ne fallait pas moins que son prestige pour imposer la discipline aux soldats de la capitale.

La tâche était particulièrement épineuse. Le gouvernement du prince Lvof et de Kerensky, tout à l'ivresse de son triomphe facile sur le tsarisme, voyait « la force en la faiblesse » révolutionnaire et ne connaissait d'autre moyen de gouverner que la persécution ; la force réelle, la force armée, était détenue par une organisation sans mandat, le trop connu Soviet.

Pour la première fois, Kornilof s'essaya aux manœuvres glissantes d'administrateur politique. Une courte expérience lui montra qu'il n'était pas fait pour elles et il demanda à retourner au front.

Il fut placé à la tête de la 8^e armée, celle qui, conduite par Broussilof au début de la guerre, avait envahi la Galicie et pris Halicz une première fois ; celle qui s'était distinguée en Bukovine lors de la grande offensive de Broussilof, en 1916. C'est elle qui, avec Kornilof, a effectué la brillante « percée » en juillet dernier, en franchissant, dès le premier assaut, six lignes ennemies fortement organisées, prenant 6.000 prisonniers et 20 canons. Mais, soutenus uniquement par une partie de leurs braves voisins de la 7^e armée, des « Kornilovits » (Korniloviens) se trouvèrent seuls engagés. Partout ailleurs, malgré l'exemple sublime des « bataillons volontaires de la Mort », le dévouement héroïque des officiers, massés à la tête des troupes, c'est le refus de marcher, la débandade : de néfaste Ordre n° 1 du Soviet de Petrograd, la scélératesse propagande des agents allemands déguisés en maximalistes avaient fait leur œuvre.

Kerensky veut espérer encore : sa parole parvient par endroits à réveiller chez les rebelles le sentiment du devoir. Les soldats de Kornilof demeurent fidèles : il nomme Kornilof au commandement de tout le front d'attaque. Dès la prise de son nouveau poste, Kornilof adresse à tous les chefs d'armée cet ordre télégraphique :

« Je considère l'abandon volontaire des positions par des détachements entiers comme une trahison. J'exige, par suite, de tous les chefs de corps la ferme usage, en pareil cas, du tir des mitrailleuses et de l'artillerie contre les traitres. J'assume toute la responsabilité des conséquences sanglantes de cet ordre. Au cas où des chefs hésiteront à l'exécuter, ils seront considérés comme ayant failli à leur devoir et seront déferés aux conseils de guerre. »

Il informe de sa décision le généralissime Broussilof et télégraphie en même temps à Kerensky :

« Sur les champs qu'on ne saurait même qualifier de champs de bataille, règne l'effroyable honte, une honte comme l'armée russe n'en avait connu de toute son existence... Le malheur peut encore être réparé et la honte effacée si le gouvernement révolutionnaire sait le vouloir ; sinon, d'autres hommes se dresseront inéluctablement et, lavant la honte, aboliront en même temps les conquêtes de la Révolution, ce qui ne donnera pas davantage le bonheur au pays... Moi, le général Kornilof, dont toute la vie, dès le premier jour de mon existence consciente, s'est passée au service dévoué de la patrie, je déclare qu'elle est en train de sombrer... La gravité extrême de la situation commande le rétablissement immédiat de la peine de mort et celui des conseils de guerre sur le théâtre des opérations. Les mesures de douceur du gouvernement ont miné la discipline et provoqué la cruauté des masses qui, n'étant plus retenues en bride, se livrent à toutes les violences, aux actes de brigandage, aux assassinats. Assez ! Je déclare que si le gouvernement n'approuve pas les mesures proposées par moi et m'enlève ainsi le seul moyen de sauver l'armée, je dépose immédiatement mes pouvoirs de commandant en chef. »

Kerensky et Broussilof se sont empressés de l'approuver ; mais déjà il avait procédé de sa propre autorité à des exécutions exemplaires et, par un ordre du jour simultané, interdit, sous peine des mêmes sanctions, tout meeting de soldats, toute discussion des ordres de marche par les comités régimentaires, tout acte d'insubordination.

L'esprit de révolution du soldat, la dure responsabilité assumée par le chef eurent pour effet la nomination de Kornilof au commandement de l'armée russe entière. La rage des complices de Lenine se brisa contre le prestige du soldat patriote.

La peur de la contre-révolution ? Epouvantail grossier, agité par les maximalistes. Le Soviet lui-même n'en est plus dupe : lisez son ultime appel à l'armée. Il s'agit de l'existence même de la Russie, de l'esclavage allemand qui la guette. Kornilof le dit au congrès national de Moscou, avec une précision farouche, un courage civique égalant son audace guerrière. Mais il agit d'abord ; nous avons vu comment sur le front ; il ne s'attarde pas davantage à des palabres à l'arrière ; pour assurer le ravitaillement de son armée, il met fin à l'anarchie sur les chemins de fer en s'entendant directement avec les chemins.

Tant que Kornilof demeura à la tête de l'armée et du nouveau Kerensky à la tête du gouvernement, nous avons tout à espérer de la grande nation qui avait inscrit de si belles pages à son histoire militaire.

E. HALPERINE-KAMINSKY.

Notre aviation maritime fait de la besogne

On nous communique la note suivante : Les appareils des centres d'aviation maritime, qui avaient effectué en juin neuf bombardements d'organisations ennemies, ont pris part en juillet à dix-sept opérations de ce genre et à quatre chasses d'avions.

Durant ce même mois, on compte à leur actif un bombardement de navire en surface, dix attaques de sous-marins (soit 64 depuis le 1^{er} janvier) et cinq découvertes de champs de mines.

Le nombre des vols d'avions et d'hydravions en juillet est de 3.589, et celui des sorties des dirigeables de la marine de 131.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. Mr Nelson Page, ambassadeur des Etats-Unis en Grande-Bretagne, est de retour à Londres, venant d'Ecosse.
— M. Maximiliano Ibanez est nommé ministre du Chili en France.

INFORMATIONS

— La princesse Alice de Monaco a quitté le Yorkshire pour Londres, où elle fait un court séjour.
— Lady Theodora Davidson, très surmenée par les fonctions d'infirmière qu'elle exerça longtemps au front anglais en France, est en congé à Eastbourne.
— M. Ivolzky fait une saison à Bagnères-de-Bigorre.

CITATIONS

— Hoskier (Ronald Wood), sergent à l'escadron N 124. Citoyen américain engagé au service de la France. Véritable âme d'équipe pour sa bravoure et son esprit de sacrifice. Est tombé après une héroïque défense dans un combat contre trois appareils ennemis.
Cette citation rappelle la mort d'un jeune héros américain venu librement à nous.
Il tomba d'une hauteur de 3.000 mètres et s'écrasa dans les lignes anglaises; sa mort fut instantanée. Il entraînait dans sa chute deux des avions allemands, dont les occupants furent tués sur le coup. Le corps du sergent Hoskier et ceux de ses adversaires furent trouvés entremêlés.
Gradué de l'Université d'Harvard, le sergent Hoskier s'était plusieurs fois distingué par son intrépidité. C'était le second Améri-



LE SERGENT R. W. HOSKIER

cain qui donnait sa vie dans un combat de l'air sous le drapeau étoilé.

Son père, chef-adjoint de la Section sanitaire américaine n° 37, venait de montrer devant Verdun le dévouement le plus admirable pour nos blessés et avait obtenu la croix de guerre avec la plus éloquent des citations.

MARIAGES

— On annonce les fiançailles du lieutenant Pépin Lehalley, décoré de la croix de guerre, fils de M. Pépin Lehalley, décédé, et de Mme, née Boulet, avec Mlle Antonette Mahon, fille de M. Henry Mahon et de Mme, née Bigot.

— Le mariage de Mlle Gandelet, fille du comte Gandelet, chambellan du Souverain Pontife, et de la comtesse, née de Saint-Germain, avec le vicomte Carrellet, ingénieur, capitaine d'artillerie, fils du comte Carrellet et de la comtesse, née de Vaulchier, décédée, a été célébré en l'église de Coligny (Ain). S. S. Benoît XV avait daigné envoyer sa bénédiction aux jeunes époux.

DEUILS

— Les obsèques de Mme de Ribérilley, décédée âgée de quatre-vingts ans, ont été célébrées ces jours derniers en l'église Saint-Philippe du Roule.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort au champ d'honneur, à l'âge de vingt-huit ans, du lieutenant aviateur Robert Mimaud Grand-Champs, décoré de la croix de guerre, bombardier à l'escadron V. 114, tombé pour la France dans la nuit du 17 au 18 août, au retour d'un bombardement. Après avoir fait la campagne au 144^e régiment d'infanterie, il avait été, au mois de décembre 1916, désigné au choix pour faire partie de l'état-major, d'où il était passé sur sa demande dans l'aviation. Il venait d'être proposé pour le grade de capitaine et pour une autre citation à l'ordre de l'armée. Son frère, le lieutenant mitrailleur Henry Mimaud Grand-Champs, est également aux armées.

Nous apprenons la mort :

De M. Paul Meyer, membre de l'Institut, directeur honoraire de l'Ecole des Chartes, professeur honoraire au Collège de France, qui fut également un des fondateurs de la Revue Critique et de la Romania. Ses travaux remarquables sur les langues romanes lui valurent, en 1883, le prix biennal de 20.000 fr. décerné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Le défunt, qui était commandeur de la Légion d'honneur, laisse une œuvre considérable d'éditions de textes romains.

De Mme veuve Jules Kachlin, ancienne présidente de l'Association d'Alsace-Lorraine, dernière survivante des enfants du grand industriel alsacien Jean Dollfus et sœur de notre confrère Charles Dollfus, qui a succombé à quatre-vingt-onze ans.

Du marquis Ignazi Terzi, tué à l'ennemi à l'âge de vingt ans, au front italien.

BIENFAISANCE

— Cinq cents dames canadiennes viennent de remettre au Comité France-Amérique, en témoignage d'admiration pour la bravoure des soldats français, un don de cinq cents montres-bracelets, qui doivent être remises à des soldats ou à des sous-officiers du front cités à l'ordre de l'armée.

Conformément au vœu si touchant des dames canadiennes, ces montres ont été adressées au grand quartier général, et le général Pétain a bien voulu faire connaître à M. Hanotiaux, président du Comité France-Amérique, qu'il se ferait un plaisir d'en faire assurer la distribution conformément aux vœux des donatrices.

Le général en chef a transmis en même temps sa reconnaissance aux dames du Comité France-Amérique au Canada, pour les sentiments qu'elles manifestent ainsi envers nos héroïques soldats français.

— Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Pétain, Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

On va afficher dans tous les hôtels, restaurants et cafés de France un appel à tous les citoyens français et à tous les amis de la France. Il s'agit de leur demander de manger moins de pain et moins de sucre. Rien n'est plus sage, assurément. Mais je lis au fond des bois le texte de cette affiche. Je compte les mots : il y en a, sauf erreur, 245. Ne croyez-vous pas que c'est deux cent trente de plus qu'il n'en faut ?

Les trente-neuf premiers sont employés à nous prévenir que, jusqu'ici, nous n'avons manqué de rien, mais que le temps est venu, sinon de nous priver, du moins d'économiser. Ou je me trompe, ou les citoyens français avaient déjà aperçu cette nécessité. Il n'y a pas un enfant de sept ans qui puisse ignorer que, si nous ne prenons garde, nous courrons le risque de passer des jours difficiles.

Néanmoins, après ces trente-neuf mots, en voici soixante-dix encore pour exposer les raisons qui nous doivent décider à cette économie de pain et de sucre. Ce sont, comme vous le pensez bien, « les difficultés des importations, s'ajoutant à des récoltes déficitaires ». N'avez-vous pas l'impression de lire cela chaque matin dans votre journal ? Il eût donc suffi de le rappeler laconiquement. Et, au lieu de cent neuf mots, on en eût dépensé dix-huit :

Le temps est venu d'économiser le pain et le sucre.

On n'importe guère. On récolte peu.

Mais non. Voici encore cent trente-six mots.

Il forme des phrases comme celle-ci : « Parmi les denrées qu'il est urgent d'économiser se placent en première ligne le pain et le sucre. »

Il y a un petit couplet patriotique extrêmement bien réussi. On nous montre les soldats « consentant des sacrifices héroïques », « avec l'abnégation la plus admirable », « à chaque heure, à chaque minute, à chaque seconde ». Je sais de quel œil ironique les combattants lisent ordinairement ces phrases sur les murs. Et pour les civils, ils n'en ont pas besoin, puisque c'est eux qui les font.

Mais les rédacteurs de l'affiche, avec la meilleure intention du monde, ont pensé qu'ils ne seraient pas écoutés s'ils ne manifestaient quelque éloquence. En Angleterre ou en Amérique, on cherche la formule frappante que l'esprit retient sans effort. Chez nous, on aime héréditairement la redondance et l'emphase : « ...C'est ainsi, Français de l'arrière, et vous tous, amis de la France, qui désirez sa victoire, que vous aiderez ses vaillants poilus, etc. »

Vraiment, voilà un langage bien solennel pour nous inviter à mettre moins de sucre dans notre café et à ne pas laisser de croûtons sur la nappe. Et comme j'aime mieux le petit avis discret que le garçon anglais apporte au client qui redemande du pain : « Ne mangez pas trop de pain. » C'est tout.

D'autant que ces grandes affiches, placardées sur un mur, à belle hauteur, personne ne les lira. Et que le petit carton de six mots, posé sur la table, chacun le lit, et l'ayant lu, il rit un peu, puis ménage son pain.

Louis LATZARUS.

Les déserteurs d'Amsterdam

Dans Amsterdam, ville en demi-cercle sillonnée par des canaux, un quartier populaire est en train de devenir le centre des déserteurs allemands.

Ils y sont, parait-il, plusieurs milliers, presque tous de moins de trente ans, qui ont franchi la frontière, venant des Flandres, du front russe, de France ou d'on ne sait où. Un correspondant du Daily Mail dit en avoir rencontré un, vêtu encore de l'uniforme gris et du calot bleu à bande rouge, qui mendiait pour vivre. C'était un déserteur de la Somme.

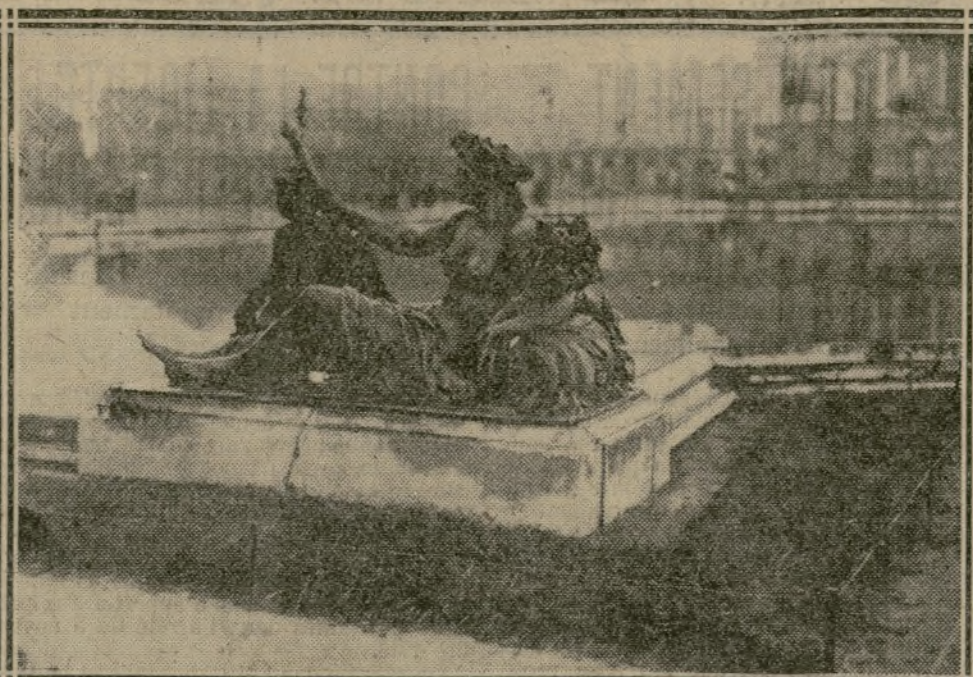
Et la plupart maudissent leur pays ou, tout au moins, ceux qu'ils accusent d'avoir déchaîné la guerre. Ils sont loin du Deutschland über Alles d'août 1914...

Non, décidément, tous les Allemands à l'étranger ne servent pas à la propagande pangermaniste.

Préalable souvenir

C'est une fière figure et qui, d'avance, commémorait une page glorieuse de notre histoire.

A Versailles, sur la terrasse prestigieuse



LA STATUE DE LA MARNE, DEVANT LE BASSIN DE LATONE. SUR LA TERRASSE DU CHATEAU DE VERSAILLES

du grand château aux lignes pures, se dresse, à l'un des angles du bassin de Latone, la fine et souple figure, si actuelle et si « vieille France », de la Marne, cette aimable rivière dont le paisible murmure sonne aujourd'hui une fanfare de victoire.

Les noms ne sont point inscrits sur les socles des monuments érigés dans les jardins du Roi-Soleil. Seul, le pieux conservateur de ces beautés, M. de Nolhac, connaît les mystères de tout « son » Versailles.

Il nous dirait que la statue de la Marne est une figure en bronze réalisée par Le Hongre et fondue dans les ateliers fameux des frères Keller.

On ne la regardera pas, aujourd'hui, 9 septembre, sans quelque émotion.

Les débuts d'Almeryda

Une anecdote relative aux débuts d'Almeryda dans les milieux antimilitaristes : En 1904, quelques révolutionnaires organisaient un congrès à Amsterdam pour lancer l'Association internationale antimilitariste, l'A. I. A. suivant l'abréviation à la mode.

Une réunion privée fut tenue salle Salzac pour « pêcher », suivant l'expression de Janvion, quelques délégués supplémentaires. De nouveaux venus s'y faufilèrent.

Parmi eux, un jeune homme de 22 à 25 ans, aux longs cheveux, au visage déjà émacié, mais au regard intelligent. Il demanda la parole pour prêter l'entreprise et exprima le regret de ne pouvoir faire les frais du voyage.

Quand il eut terminé, Janvion lui demanda :

— Si tu ne veux pas, à un appoint, on pourrait peut-être...

— Oh ! je n'ai pas un sou vaillant, je ne travaille pas.

— Appartenez-vous au moins à une organisation, à un groupement ?

— Non, j'ai seulement à mon « actif social » deux ou trois articles parus dans le Libertaire...

— Comment vous nommez-vous ?

— Miguel Almeryda.

— Seriez-vous donc Espagnol ?

— Pas du tout.

Et Almeryda ajouta avec ironie :

— Je suis un très bon Français.

Intéressé, Janvion fit décider que les frais de voyage du jeune militant seraient prélevés sur les fonds de souscription. Deux jours après, à Amsterdam, en fin de congrès, Almeryda était désigné comme secrétaire de l'Association internationale antimilitariste pour la France.

Le jeune aide-photographe était lancé... si l'on peut dire.

M. Dumont...

Il a certainement de nombreux homonymes. Mais une particularité le distingue d'eux : il n'existe pas...

Car M. Dumont est moins qu'un mythe. C'est seulement un nom passe-partout qui est la propriété de la Sûreté générale, laquelle l'utilise suivant les circonstances.

Souvent des commissaires spéciaux téléphonent de leur département aux services de la rue des Saussaies :

— Allo ! allo ! Nous avons à X... une affaire intéressante à propos de laquelle nous vous envoyons un rapport. Mais il nous faut, de suite, un inspecteur intelligent et débrouillard...

— Entendu ! On vous envoie Dumont.

Et, comme par hasard, Dumont est toujours là, prêt à prendre le train. Mais il est tantôt grand, tantôt petit, tantôt large d'épaules, tantôt mince et fluet. Dumont, c'est l'inspecteur disponible. On l'appelle ainsi parce que la Sûreté générale a, à ce nom, une carte de circulation sur tous les réseaux de chemins de fer, qui lui est aussitôt confiée.

— Ah, ça ! disait, à Toulouse, un commissaire de police qui n'était pas au courant, ils s'appellent donc tous Dumont à Paris !

L'uniforme du chancelier

Michaëlis a été récemment pourvu d'un uniforme de lieutenant-colonel. Petit événement qui lui a valu, de la part de la presse allemande, quelques commentaires ironiques :

« Nous ne voudrions pas lui faire de peine, écrit la Frankfurter Zeitung, mais l'uniforme ne lui va pas. »

Il faut qu'il accepte d'être sanglé et pressé par son habit de guerre ; il faut qu'il se meure comme le veulent son uniforme et son harnachement ; toute une partie de son attention est absorbée par le soin de son prestige guerrier.

Dira-t-on que je suis un critique chagrin ? Je ne le crois pas, car deux raisons parlent en ma faveur : la première, c'est que la dignité suprême de l'empire, duquel l'armée dépend, occupe dans cette armée une contradiction ; la seconde, c'est que l'on jette ainsi le discrédit sur le vêtement bourgeois à qui pourtant personne ne veut le moindre mal. »

On n'est pas plus aimable.

Spectacle de la rue

Elle a douze ans, une petite robe de cotonnade à raies bleues et blanches, et dans ses cheveux un peu embroussaillés, une rose... Et, le soir, on peut la voir, en attendant que sa mère ait fini sa récolte, appuyée mélancoliquement sur le sac où l'on entasse les débris, dans l'attitude de Mignon regrettant sa patrie.

C'est la petite chiffonnière du faubourg Montmartre.

LE PONT DES ARTS

M. Jacques Boulenger vient d'être décoré de la Légion d'honneur pour sa belle conduite au feu comme aviateur. Cette nouvelle réjouira les admirateurs du délicieux écrivain, auteur des Dandys, de Au pays de Sylvie, de Le Grand Siècle. Le plus élégant de nos érudits.

Il paraît que le jeune fils du grand poète, M. Pierre de Rénier, qui est d'un esprit charmant et mélo, prépare un album de caricatures parisiennes. Quelques-unes de nos célébrités y seront croquées... d'une dent amiable : Annuaire, Alfred Capus, Jean de Bouillon, Edmond Rostand, d'autres encore...

LE VEILLEUR.

Histoires héroïques de mon ami Jean

PAR

ABEL HERMANT

XI. — L'hôpital

Voilà que mon ami Jean tombe malade, juste au moment que l'on va désigner les bleus admis à suivre les cours d'élèves aspirants ! Comme ça, c'est manqué. Au temps ! La prochaine fois sera la bonne. En attendant, Marcel est désigné et Jean est « évacué » sur l'hôpital de l'endroit.

C'est une fatalité, et c'est à n'y rien comprendre !

Pas un de ses camarades n'était aussi bien entraîné que lui. Il a fait ses premières classes comme on redouble une classe au collège. Il n'a pas senti la fatigue quand les autres étaient courbatus. Il se targue de sa belle santé ; il pose volontiers pour l'athlète complet. Il dit fièrement :

— Je n'ai jamais eu, de toute ma vie, même un rhume de cerveau.

Les grandes personnes répondent en souriant :

— Ça peut venir.

Jean hausse les épaules. Les grandes personnes veulent toujours savoir mieux que les enfants. Il se connaît peut-être ! Pensez, mon ami Jean a dix-sept années d'expérience. Et le voilà malade à l'hôpital ! Il est rudement vexé !

Le vrai est que Jean Letort, bien bâti pour son âge, solide, comme le roseau sinon comme le chêne, a cependant des nerfs incommodes. Les premières épreuves de la vie de caserne lui ont été très pénibles. Les conscripts du temps de la paix en geignent davantage et en pâtissent moins, parce qu'ils se laissent aller, ils courbent le dos : Jean s'est raidi. Ce qui n'est que corvée pour eux, pour lui est un devoir sacré. On vient toujours à bout d'une corvée, on n'est pas toujours égal à un grand devoir. Toutes ses moindres peines prennent à ses yeux de l'importance parce qu'il les offre en sacrifice à la patrie qu'il veut défendre, à la mémoire de son père qu'il est impatient de venger. Cette double idée fixe l'entretient dans un état d'exaltation continue.

Jean, de plus, est porté à l'émulation ; la preuve, entre parenthèses, que ce sentiment est bien généreux comme l'assurent les moralistes, et non point haineux ou bas, c'est que le rival de qui Jean ne peut souffrir les avantages est Marcel, son ami de cœur et son poteau.

Si Marcel avait mieux lancé la grenade, sauté plus loin en longueur, ou, en hauteur, plus haut, Jean ne manquait pas d'avoir un petit mouvement de fièvre dans la soirée. Il devenait bien pourquoi, car il n'a pas sa conscience dans sa poche, et il se jugeait monstrueux, simplement : « Jolie nature ! » grondait-il.

Quand il se vit sérieusement touché et qu'il se dit : « Marcel sera nommé aspirant, moi caporal à mon tour de bête », il ajouta : « C'est bien fait, ça m'apprendra à être jaloux... Marcel, répétait-il, comme pour faire pénitence et pour se mortifier, Marcel sera mon supérieur ! » Il ne savait pas si cette pensée lui causait une humiliation insupportable ou une immense joie. Il n'avait pas les idées très nettes.

Le mal l'avait terrassé brusquement, au retour d'une trop longue marche. Ses tempes étaient comme dans un étai. Son cœur battait la campagne. Il s'était jeté sur son lit en murmurant :

— Qu'est-ce que j'ai ?

Tout son corps brûlait. Il disait :

— Je ne sais pas ce que je peux avoir comme température !

Naturellement, Marcel le soignait avec un dévouement admirable, mais sans aucune compétence. Il s'était assis au chevet de Jean et tenait la main du cher malade entre les siennes. Il le croyait perdu sans rémission et ne songeait pas une minute à lui cacher cette certitude, presque désolante. Jean, qui lisait le désespoir dans ses yeux, en était bizarrement flatté, un peu comme un homme célèbre de qui la mort a été annoncée fausement et qui lit dans les journaux des nécrologies où on ne l'abîme pas trop. Mais, comme on ne guérit pas un malade, même qui ne donne aucune inquiétude, en lui tenant la main, monsieur le major avait jugé plus à propos d'envoyer Jean à l'hôpital.

Les deux amis se firent des adieux déchirants, et quand on l'eut hissé dans la voiture d'ambulance, Jean ne douta point qu'on ne le menât à sa dernière demeure. Pourtant, il s'avisait en chemin que cette même voiture avait transporté sans doute de vrais blessés de la guerre, et il fut saisi de respect, pénétré du sentiment de sa dignité : il pensa que c'est un bien grand honneur pour un bleu qui n'a seulement pas fini ses classes d'être reçu à l'hôpital parmi les héros.

Il n'y avait pas beaucoup de héros, c'était un tout petit hôpital de province, très loin du front. Les personnes bienfaisantes de la ville et les châtélains des alentours l'avaient installé dans les locaux du collège. « Cela me rajeunit d'un an »

LE BAL AU CANTONNEMENT

par Albert Guillaume



— Dis donc, mon poteau, on se croirait à Deauville...

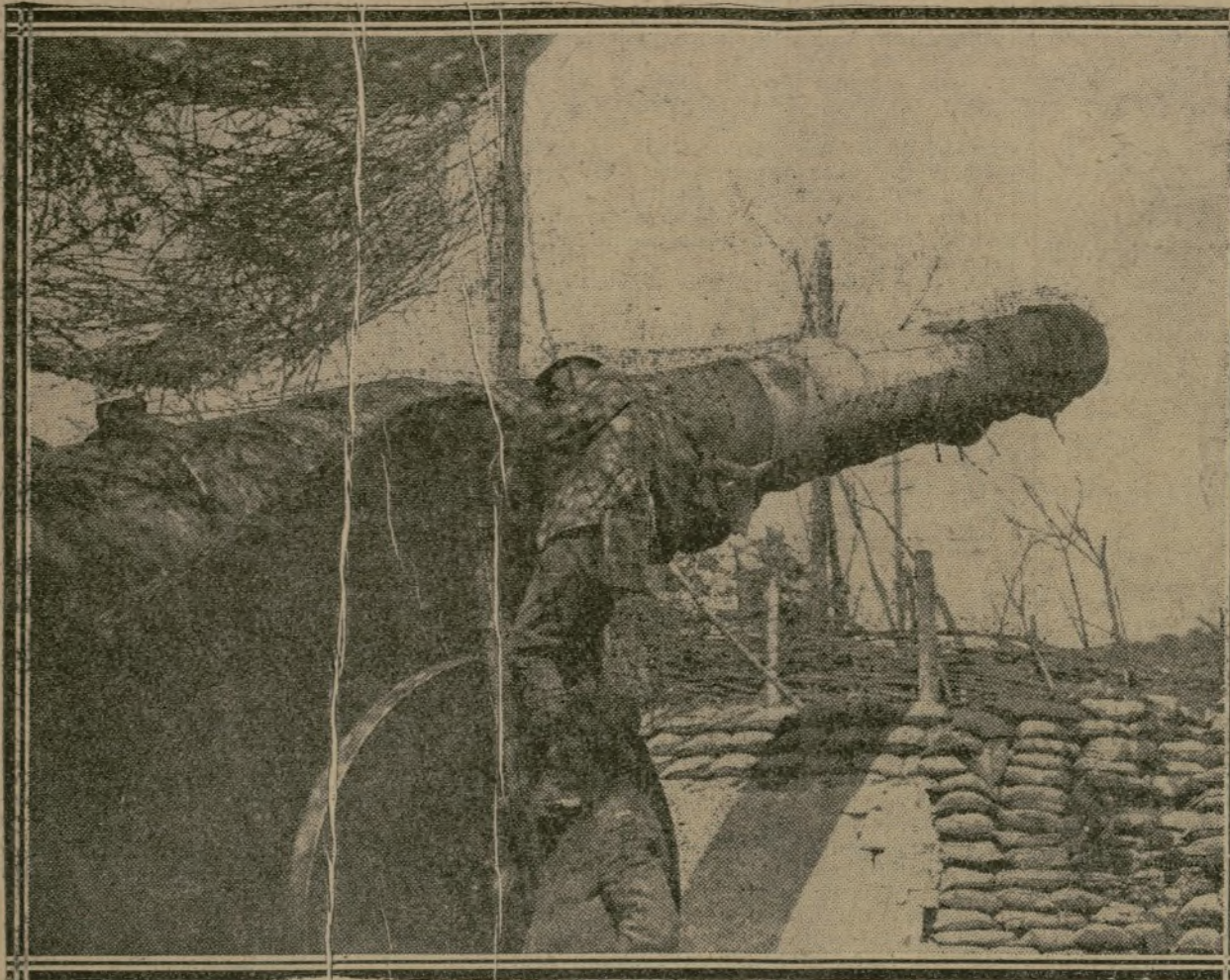
POUR SE RASER La Crème ASTOR
EST LE PROCÉDÉ LE PLUS COMMODE, LE PLUS HYGIÉNIQUE ET LE PLUS ÉCONOMIQUE
Exigez bien la Marque ASTOR.

EXCELSIOR

POUR SE RASER
le meilleur procédé c'est la merveilleuse et célèbre
Crème ASTOR

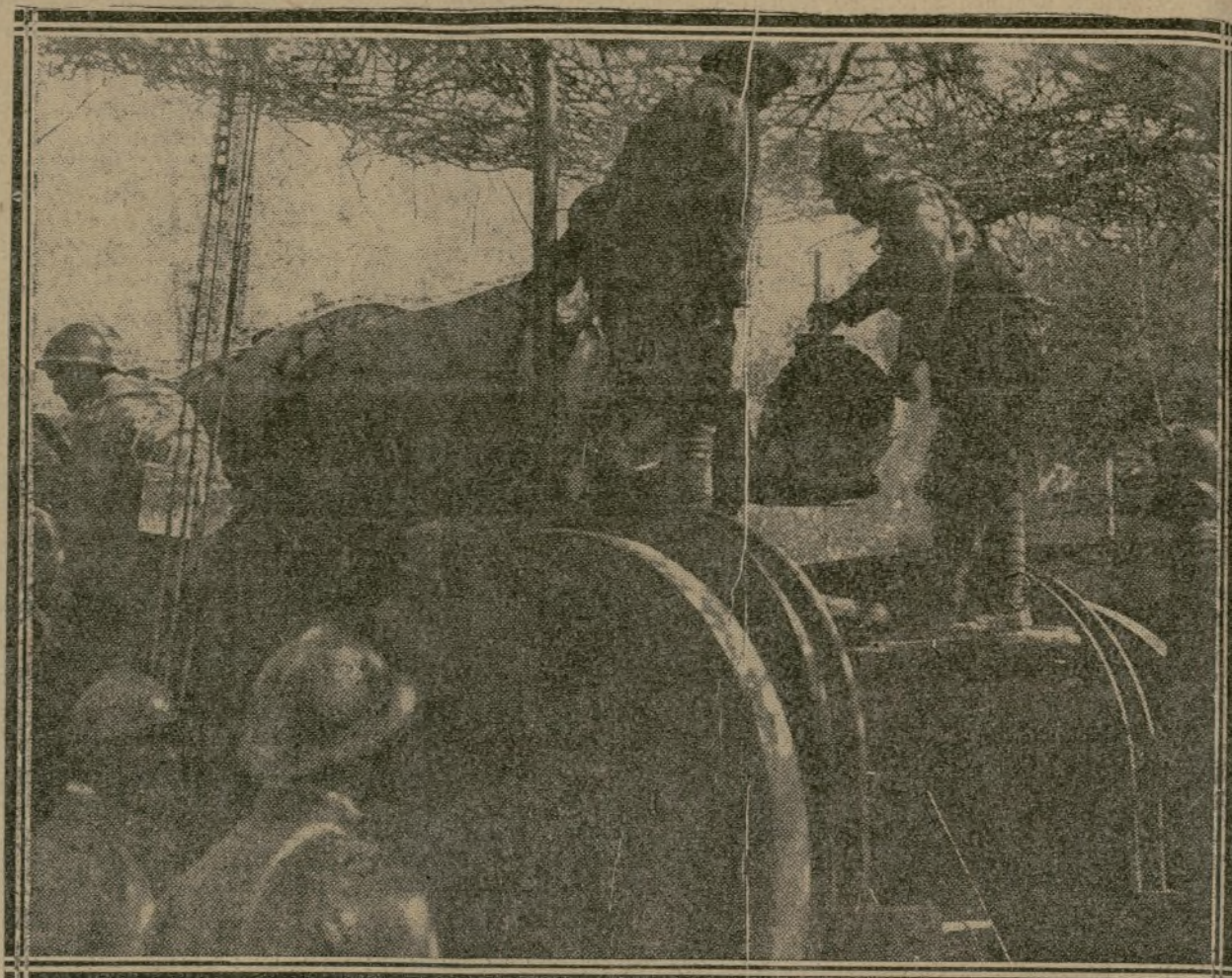
Gros Tubes... 1 fr. 25
Franco... 1 fr. 45
Tubes moyens... 0 fr. 65
Franco... 0 fr. 75
En vente chez les Parfumeurs, Coiffeurs, Pharmaciens et Gds Magasins.

LA GROSSE ARTILLERIE ITALIENNE DANS LE SECTEUR DU SAN GABRIELE



LA MISE EN BATTERIE D'UN CANON LOURD

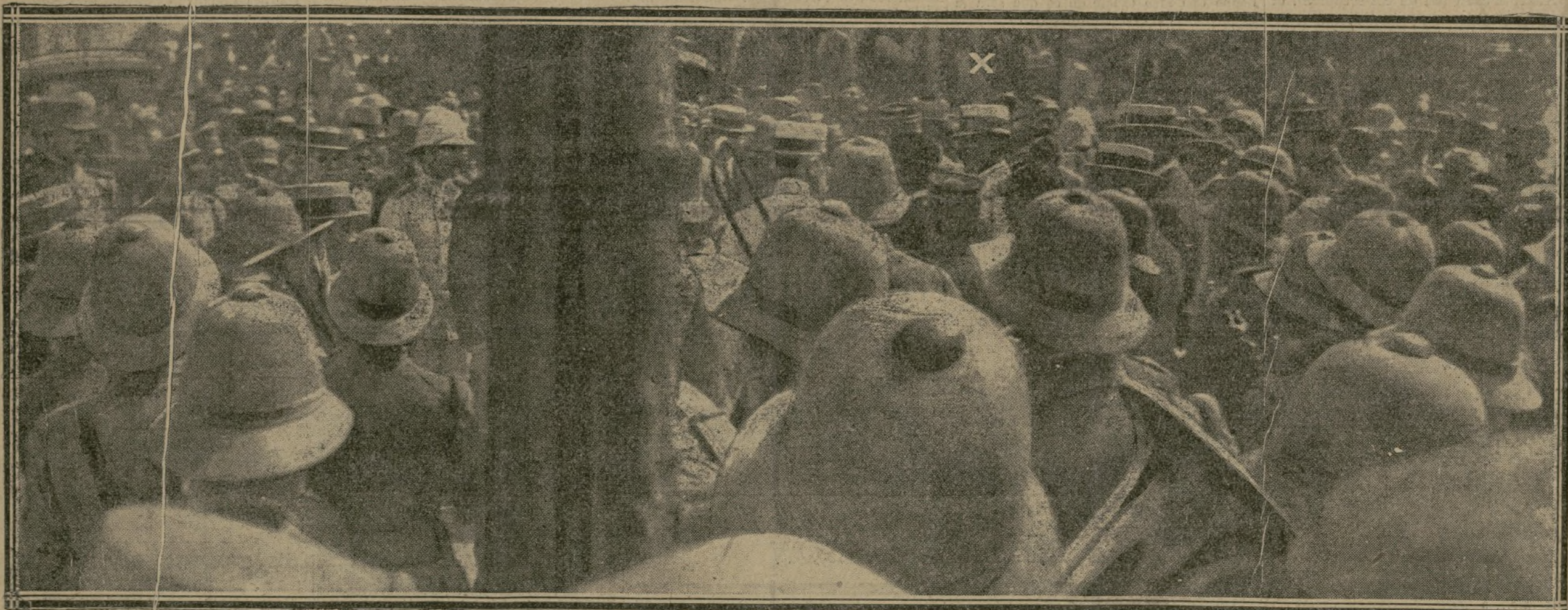
Les Italiens ont réuni, sur le Carso, une nombreuse artillerie lourde qui, selon les termes du communiqué autrichien, transforme le San Gabriele en une montagne de fumée et de poussière. Cette artillerie bat sans relâche toutes les positions ennemies.



LE CHARGEMENT DE LA PIÈCE PAR LES SERVANTS

Dans tout le secteur de Gorizia, la bataille se poursuit acharnée sous une furieuse pluie de fer pour la possession des cimes qui dominent l'Isonzo. Les troupes autrichiennes et italiennes, qui se battent sans relâche, les occupent et les réoccupent tour à tour.

LA VISITE DU ROI ALEXANDRE DE GRÈCE AUX SINISTRÉS DE SALONIQUE



L'ARRIVÉE DU ROI ALEXANDRE (X) SUR LA PLACE DE LA TOUR BLANCHE, A SALONIQUE

Le roi Alexandre de Grèce est allé dernièrement à Salonique, afin de rendre visite aux sinistrés. Le général Sarrail attendait le jeune souverain sur la place de la Tour Blanche. Le commandant en chef de l'armée d'Orient était entouré des membres du

gouvernement. La photographie que nous publions a été prise peu après l'arrivée du roi, que l'on voit ici au milieu des musiciens italiens, coiffés du casque colonial et exécutant l'hymne national grec. A côté du souverain on aperçoit le képi du général Sarrail.

Fandorine

et les maladies de la Femme

80 % des Femmes ne sont pas satisfaites de leur santé!

Fibromes
Hémorragies
Métrites
Retour d'Age
Irrégularités
Neurasthénie
Migraines
Obésité



Je ne suis plus nerveuse et je n'ai plus de migraines depuis que je fais ma cure mensuelle de Fandorine.

La Fandorine régularise la circulation sanguine. Cette rééducation donne également de nouveaux résultats parfaits dans les troubles nerveux, causes de tant de maladies. La Fandorine est un produit opothérapique nouveau qui décongestionne les organes, arrête net les hémorragies et cicatrise les tissus enflammés. Elle évite l'obésité.

Établi Chatelain et toutes pharmacies, 2, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon de Fandorine, 6 fr. 12 francs. Flacon d'essai 3 fr. 30.

VAMIANINE

Tabes, Avarie. Maladies de la Peau

Nouveau produit scientifique, non toxique, à base de métaux précieux et de plantes spéciales.

Psoriasis
Eczéma
Acné
Ulcères

Toutes pharmacies et Établissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, franco 11 fr.

Il sera remis sur toute demande la brochure Médication par la Vamianine, par le docteur de LÉZINIER.

Dr de LÉZINIER, Médecin des Hôpitaux militaires de Marseille.

L'OPINION MÉDICALE : « Ce qui est absolument démontré, c'est que, même employée seule au cours des manifestations primaires et secondaires de la syphilis la Vamianine donne des résultats comme jamais les médecins qui l'emploient n'en auront auparavant constaté dans leur pratique spéciale. »

Dr RAYNAUD, Ancien médecin en chef des Hôpitaux militaires



RENTES VIAGÈRES TAUX SUPÉRIEUR

Garanties et payées par l'État
BANQUE MOBILIERE, 5, rue St-Augustin, Paris.

LA PERPETUELLE TOUPET-ABSORBEUR
BLANCHE PNEUMATIQUE INOCCUABLE — LA MARGUERITE DES TRAICHEES
20, rue de Valenciennes, Paris. J. CHAUVÉ, Directeur, 2, rue Michel-Chaules, PARIS.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe
Bâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités,
Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau
du visage claire et unie. — À l'usage par
le soir, on le sait. Masque et
Taches de rousseur.
Il date de 1849
CANDÈS, Paris.

la Blédine
JACQUEMAIRE
farine délicate
L'ALIMENT FRANÇAIS
des Enfants
des Surmenés, des Vieillards,
Des Convalescents et de ceux qui souffrent
de l'estomac ou de l'intestin.
ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES
EN VENTE DANS
Pharmacies, Herboriseries, Bonnes Epiceries.
DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT aux
Établissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)
Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

LE RETOUR d'AGE

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du RETOUR D'ÂGE. Les symptômes sont bien connus. C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étirent la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulièrement ou trop abondamment et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut, sans plus tarder, faire une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit à des intervalles réguliers, faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme, etc. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Fibromes, Neurasthénie, Cancer, Métrites, Phlébite, Hémorragies, etc., tandis qu'en employant la JOUVENCE de l'Abbé SOURY, la femme évitera toutes les infirmités qui la menacent.

Le flacon 4 fr., dans toutes Pharmacies; 4 fr. 60 franco. Expédition franco gare, par 3 flacons, contre mandat-poste de 12 francs adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.
(Notice contenant renseignements gratuits). 293
Ajouter 0 fr. 40 par flacon pour l'impôt.